

« Vidocq », études réunies par Sylvie Thorel-Cailleteau, *nord'*. Revue de critique et de création littéraire du nord / Pas-de-calais, n° 46, novembre 2005. Un vol. de 115 p.

Ex-forçat et ancien policier, Vidocq est né à Arras en 1775. Une large partie de sa première carrière (celle de soldat et de voleur) se déroule entre Douai, Lille et la Belgique et c'est dans cette région qu'il situe également *Les Chauffeurs du nord*, un roman qu'il publie en 1845. C'est sans doute dans ce fort ancrage régional qu'il faut comprendre l'origine du dossier que la revue littéraire *nord'* consacre à ce personnage et à son œuvre. Mais les études réunies vont bien au-delà de l'hommage local : en offrant ce dossier à un « auteur » et à une « œuvre » aussi éloignés des critères canoniques, elles montrent toute la vigueur et la subtilité que peuvent revêtir les études littéraires quand elles décident de sortir des prés carrés de la tradition.

Les cinq articles réunis abordent des aspects différents de l'œuvre de Vidocq, mais tous partagent une même position : prendre au sérieux sa production littéraire, quand bien même elle est largement, comme c'est le cas de ses *Mémoires*, l'œuvre de « teinturiers ». Contre les lectures positivistes pratiquées naguère par certains historiens, le dossier montre avec justesse qu'il convient de prendre les textes pour ce qu'ils sont, et non pas à chercher à les « authentifier » à l'aune de ce qui serait la vérité des faits. Apocryphes, enchevêtrés, bourrés d'inexactitudes, travaillés par des passages ou des décrochements romanesques incessants, traversés par des accélérations subites, des embranchements incertains ou des turbulences picaresques, les *Mémoires* nous offrent la seule « vérité » que Vidocq pouvait livrer. Celle d'un homme qui a traversé tous les bouleversements politiques et sociaux de la séquence révolutionnaire, qui a fait l'expérience structurelle de l'instabilité et qui incarne dans son itinéraire à la fois toutes les promesses et toute la duplicité du monde nouveau. Loin d'être un handicap, la structure des *Mémoires* apparaît alors pleinement en phase avec le monde décentré, volatile, désubstantialisé, qui émerge au début du XIX^e siècle, un monde qu'aucun principe d'ordre ne semble plus capable d'organiser. La justice dès lors peut être rendue par un ancien forçat.

Deux autres hypothèses fortes sous-tendent le dossier. La première concerne l'argot et nous invite à voir dans l'œuvre de Vidocq (les *Mémoires*, mais aussi *Les Voleurs* et leur dictionnaire argot-français) « un nouveau point de départ narratif et réflexif pour l'argot en littérature » (Claudine Nedelec). Substituant l'argot des pègres et des bagnes à celui de la Cour des miracles, Vidocq emploie en effet une langue plus transgressive qu'il met en scène grâce à un système raisonné, quasi-linguistique, d'italiques et de traductions simultanées. La seconde hypothèse, plus audacieuse, concerne l'émergence d'un « nouveau genre romanesque », dit « roman de Vidocq » ou « roman des mystères parisiens » (Sylvie Thorel-Cailleteau). On voit bien sûr ce qui est en jeu : l'étape centrale qui mène de Balzac à Gaboriau, via Sue, Hugo ou Féval, en bref le roman des bas-fonds préhaussmanniens, marqué par le réalisme urbain et l'envahissement de la question sociale, la présence obsédante du crime et de la laideur, la primauté de la déchéance comme dynamique sociale, comme en témoigne la figure récurrente de l'ange déchue (Fleur de Marie, Coralie, Esther, Fantine ou Fragola), nouvelle représentation féminine qui met fin à l'amante virginale des romans d'Ancien Régime. Tout ceci est vif, intéressant et stimulant. On pointera juste une erreur de détail (il n'y a aucun Apache chez Balzac, pas plus que chez aucun autre romancier avant Gabriel Ferry) et l'on regrettera un usage pour le moins limité des historiens, représentés ici par Jean Savant (hagiographe de Vidocq) et par Francis Lacassin, éditeur courageux mais dont les préfaces se contentent souvent de colporter des informations incertaines et rarement vérifiées (ainsi d'Eugène Sue courant les tapis-francs et à qui Vidocq aurait enseigné l'argot). Le recours à Michel Foucault, qui consacre des pages majeures à Vidocq, aux travaux d'historiens comme Louis Chevalier ou, plus près de nous, de Simone Delattre et Judith Lyon-Caen, ou encore de spécialistes de littérature populaire (rien de l'œuvre magistrale de Jean-Claude Vareille, pas même *L'Homme*

masqué, le justicier et le détective, n'est ici utilisé) aurait sans doute permis de donner plus d'ampleur problématique à cet intéressant dossier.

Dominique KALIFA